www.agstg.ch

albatros

Edition N° 53 • Octobre 2018 • Tirage 6000 ex. en français, allemand et italien

Photo: Klaus Petrus

Arguments scientifiques contre l'expérimentation animale

Études scientifiques critiques de l'expérimentation animale, 2e partie

Stop à la fourrure !

Initiative sur l'élevage intensif

CA *AVS* • Communauté d'Action *Antivivisectionnistes Suisses* • Ligue nationale de l'antivivisection

Sommaire

2 Editorial
3 Arguments scientifiques contre l'expérimentation animale
9 Études scientifiques critiques de l'expérimentation animale, 2e partie
12 Statistiques sur l'expérimentation animale 2017
13 Demande d'affiliation et CA *AVS* Shop
14 Enfants et ado : le cheval
16 Stop à la fourrure !
18 Initiative sur l'élevage intensif

Responsables d'édition

Editeur:
CA *AVS* • Communauté d'Action Antivivisectionnistes Suisses, Ligue nationale de l'antivivisection
Brisiweg 34 • CH-8400 Winterthur
Tel. +41 (0)41 558 96 89
www.agstg.ch • kontakt@agstg.ch

Présidente: Maya Conoci

Rédaction: Stefan Weber

Traductions en français: Ana Sampaio

Traductions en italien: Antonietta Fiorini

Tirage: 6000 ex. au total

Imprimerie: Druckerei Appenzeller Volksfreund, 9050 Appenzell

Mise en page: Meike Teichmann, www.meike-teichmann.de

Parution: trois éditions par an pour un calendrier par année en allemand, français et italien

Prix/Abonnement:
Pour les membres CA AVS gratuit. Abonnement à l'intérieur

Dons / paiements:
Compte postal: 40-7777-6
IBAN CH45 0900 0000 4000 7777 6 SWIFT Code/BIC: POFICHBEXXX Banque destinataire: Swiss Post, PostFinance, Nordring 8, CH-3030 Berne
Numéro de compensation: 09000

Reproduction autorisée dans la mesure où elle indique la source initiale. Les textes signés ne reflètent pas forcément l'opinion de la CA AVS. Les auteurs des textes en sont responsables.

myclimate Neutre Imprimé
No. 01-11-916834 – www.myclimate.org
© myclimate – The Climate Protection Partnership

FSC Mix
Cert no. SQS-COC-100229
www.fsc.org
© 1996 Forest Stewardship Council

Chère lectrice, cher lecteur

En juillet, à la suite d'un recours de quatre membres de la Commission des expérimentations animales, l'Office vétérinaire de Zurich a rejeté une expérimentation animale sur les pinsons zébrés.

A la suite de cet événement, Claudio Schmid (UDC), Benjamin Fischer (UDC) et Hans Egli (UDF) remettent en cause la procédure de recours prévue par la loi sur la protection des animaux. Dans le cadre d'une initiative parlementaire, ils exigent qu'à l'avenir trois membres agissant conjointement dans le cadre de la procédure d'autorisation des expérimentations animales ne soient plus habilités à présenter un recours devant le Conseil d'Etat et le tribunal administratif.
Dans une demande qu'il a présenté, Egli se demande si le canton a besoin d'une commission d'expérimentation animale de 11 membres et si l'approche de l'office vétérinaire correspond à la conception de la démocratie du Conseil d'Etat.

Par cette initiative, les initiateurs veulent ouvrir la voie à la vivisection à l'Université et à l'École polytechnique fédérale de Zurich et empêcher les membres de la Commission pour l'expérimentation animale amis des animaux d'empêcher de futures expériences. Si la phrase correspondante du paragraphe 12 de la Loi sur la protection des animaux était supprimée, il y aurait lieu de s'attendre à un nombre accru d'expériences sur les animaux dans le canton de Zurich.

Une feuille de signature concernant l'initiative sur l'élevage intensif est jointe au présent numéro. Si vous souhaitez soutenir l'initiative, les initiateurs seront heureux que vous recueilliez d'autres signatures en plus de la vôtre avant de renvoyer la feuille. L'organisation italienne de protection des animaux SOS ANIMALI INTERNATIONAL nous a récemment envoyé un appel à l'aide qu'elle nous a demandé de relayer. Ce document de douze pages peut être téléchargé à l'adresse www.agstg.ch/SAI.pdf ou demandé par téléphone auprès de nos bureaux.

Un grand merci aux destinataires d'Albatros, qui ont répondu à notre appel et qui nous ont soutenus auprès des stands d'information. Cet automne et cet hiver aussi, nous reprenons la route. Par exemple, si vous souhaitez nous soutenir les 29.10 et 19.11 à Zurich, le 22.11 à Winterthour, le 26.11 à Berne ou le 29.11 à Aarau pour la distribution de flyers ou le 12.11 à Lucerne ou le 10.12 à Berne au stand d'information, vous y êtes chaleureusement invités. Les coordonnées se trouvent dans les mentions légales.

Nous pouvez nous demander gratuitement des exemplaires du présent numéro afin de les distribuer autour de vous.

Bien sûr, vos dons sont très importants pour notre travail. Et sans les lecteurs, qui nous fournissent des informations, et les activistes, qui nous renforcent auprès des stands d'information, lors des distributions de flyers et dans le cadre des manifestations, notre travail ne serait pas possible. Un grand merci à tous ceux qui nous soutiennent d'une manière ou d'une autre !

Avec ce 53e numéro d'Albatros, nous espérons vous offrir des articles dignes d'être lus pour les froides soirées d'automne.

Votre équipe Albatros

Arguments scientifiques contre l'expérimentation animale

Pour de nombreuses personnes, le respect de la vie des animaux est le motif principal justifiant le rejet de l'expérimentation animale. Mais même si l'on place l'être humain au centre de la justification éthique de l'expérimentation animale, cette méthode n'est pas la bonne. Car il n'y a pas de dilemme éthique « souffrance animale vs. souffrance humaine » ; il y a au contraire de nombreuses preuves scientifiques qui établissent que l'expérimentation animale est nuisible et non pas bénéfique pour les humains.

Cet article du Dr Gaby Neumann est reproduit avec l'aimable autorisation de Ärzte gegen Tierversuche e.V.

L'homme n'est pas un rat de 75 kg

Chaque être humain est un individu. C'est pourquoi il arrive très souvent qu'un médicament soit efficace chez une personne et pas une autre. Cela est vrai même chez les jumeaux monozygotiques. L'âge, le sexe, l'origine ou le milieu jouent également un rôle majeur dans la façon dont on réagit à certaines substances. Ce n'est pas pour rien qu'il existe des disciplines médicales telles que l'andrologie, la gynécologie, la médecine de genre, la gériatrie et la pédiatrie. Ou des affirmations comme « les femmes sont malades différemment des hommes », « un enfant n'est pas un petit adulte »[1,2,3,4] Partout aujourd'hui l'on parle de « médecine individualisée ». Mais si les humains ne sont pas comparables entre eux, comment les résultats des expériences menées sur les animaux seraient-ils transférables aux humains ?

Les êtres humains et les animaux - tout comme les différentes espèces animales entre elles - diffèrent en partie substantiellement les uns des autres, entre autres choses sous l'aspect de la structure corporelle, de la fonction des organes, du métabolisme et de la nutrition. Nous avons plus de 96 % des gènes en commun avec le chimpanzé[5,6] et 85 % avec la souris.[7,8]

Toutefois, même si notre génome correspond en grande partie à celui de singes ou même de souris, il ne s'agit pas ici d'une équation mathématique, c'est-à-dire d'une correspondance exacte entre plusieurs gènes communs. Les génotypes humains et animaux sont en partie soumis à des systèmes de contrôle complètement différents. Cela parce qu'au cours de l'évolution, il s'est produit des changements et des adaptations drastiques sous cet aspect. Les gènes qui sont activés ou non, ou la façon dont ils s'influencent les uns les autres, diffèrent grandement entre les humains et les animaux.[9]

C'est la raison pour laquelle la différence d'environ quatre pour cent entre le patrimoine génétique des humains et celui des chimpanzés (« hominidés ») empêche ces derniers de contracter l'hépatite B, la malaria ou le SIDA.[10,11]

Il existe par ailleurs de sérieuses différences entre les humains et les primates non humains en ce qui concerne le développement et la structure du cerveau. Le développement du cerveau humain prend environ 3,5 fois plus de temps que chez le singe. Pas étonnant, car la taille finale est environ 4 fois plus grande que celle des chimpanzés ou des gorilles. Le cerveau humain présente des zones qui n'existent pas chez les singes : le langage, la lecture, le chant, l'écriture de poésie, l'arithmétique, le sport, la pensée abstraite. Le nombre de connexions nerveuses et la surface du cerveau sont également beaucoup plus importants chez l'homme. Or, malgré ces fortes différences, les singes sont encore utilisés dans la recherche sur le cerveau comme « modèle » pour les humains.[12]

En 2016, environ 70 % des animaux utilisés étaient des souris et environ 11 % des rats ; selon une étude, seulement 43 % des effets secondaires chez les humains peuvent être prédits avec ces espèces animales. En d'autres termes, vous obtiendriez une plus grande précision en jouant à pile ou face. Les rats et les souris ne correspondent entre eux qu'à 60 % en ce qui concerne les effets cancérigènes ou embryotoxiques de substances.[13]

Une étude réalisée en 2013 a comparé la réponse du système immunitaire des humains et des souris à un traumatisme contondant, à des brûlures ou à une septicémie. Elle a fait apparaître des différences significatives : les humains réagissent

Photos: Georgii Dolgykh/123rf.com (haut), Ewa Mazur/123rf.com (bas)

beaucoup plus fortement aux inflammations et, dans certains cas, pendant une durée pouvant atteindre six mois, alors que la réaction du système immunitaire chez la souris s'atténue au bout de quelques jours seulement.[14]

Cela n'est pas étonnant car, contrairement aux humains, les souris peuvent très bien se nourrir de nourriture avariée. La dose de bactéries suffisante pour provoquer une septicémie mortelle chez l'homme est un million de fois inférieure à la dose mortelle chez la souris.[15,16]

Aussi n'est-il pas surprenant non plus qu'aucune des 150 substances qui se sont révélées efficaces dans le cadre d'expérimentations animales pour le traitement des inflammations sévères n'ait été efficace chez les humains.[17,18,19,20]

Dans une étude suisse, les chercheurs ont dû admettre qu'en dépit de décennies de recherches fructueuses sur les rongeurs, il n'existe toujours pas de traitement permettant de réparer la moelle épinière endommagée chez l'homme. Les fortes différences anatomiques entre le rat et l'homme expliquent la faible transférabilité des résultats.[21]

En 2005, une équipe de chercheurs a étudié les résultats d'expériences menées sur des animaux pour évaluer le risque de malformation chez les enfants à naître. Elle a pu constater que près de la moitié des substances connues pour causer des malformations chez les humains étaient auparavant classées comme inoffensives dans les expériences sur les animaux. Inversement, près de la moitié des médicaments que les femmes peuvent prendre pendant la grossesse sans aucun problème se sont également révélés préoccupants dans le cadre des études animales.[22]

Ici aussi, la comparaison avec une décision à pile ou face est encore une fois très appropriée, car on n'aurait pas obtenu de cette façon de moins bons résultats. Mais l'on aurait pu par contre éviter de nombreuses expériences cruelles sur les animaux.

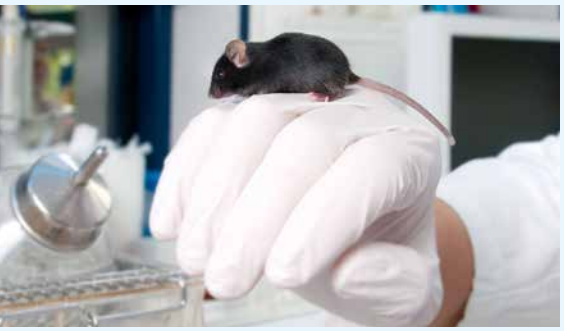

Photo: Anna Ivanova/123rf.com

Symptômes induits artificiellement chez les animaux pour simuler des maladies humaines

De nombreuses maladies survenant chez l'homme n'existent pas ou n'existent que rarement chez l'animal. Les animaux, par exemple, ne développent pas la maladie d'Alzheimer ou de Parkinson. Cependant, afin de pouvoir mener des recherches sur ces animaux, ceux-ci sont manipulés par génie génétique, chirurgie, médicaments ou techniques comportementales de telle sorte qu'ils développent des symptômes similaires à ceux de la maladie. Les « modèles animaux » fréquemment utilisés pour le cancer sont « produits » par manipulation génétique ou par injection de cellules cancéreuses humaines chez la souris, par exemple. Des singes, des souris ou des rats auxquels on a injecté une certaine neurotoxine dans le cerveau présentent un tremblement évoquant la maladie de Parkinson. Dans la recherche sur la dépression, des rats sont placés dans un récipient d'eau dont ils ne peuvent s'échapper. S'ils arrêtent de nager, ils sont considérés comme dépressifs.[23]

De nombreuses expériences sur les animaux ne sont réalisées que pour développer de tels « modèles animaux ». Par la suite, des médicaments ou d'autres formes de thérapie sont testés sur ces « modèles animaux ». Si le symptôme disparaît, alors on pense avoir aussi trouvé un remède contre la maladie chez l'homme. Le chercheur n'apprend rien sur la maladie humaine elle-même et les aspects cruciaux du développement de la maladie humaine sont ignorés. Les symptômes générés artificiellement n'ont rien à voir avec la maladie humaine qu'ils sont censés simuler. Le fait qu'une personne tombe malade dépend de nombreux facteurs : génétique, nutrition, stress, milieu. De plus, une maladie se compose habituellement de plusieurs symptômes. Ceux-ci sont ensuite reproduits individuellement dans différents « modèles animaux ».

Les souris transgéniques Alzheimer (souris dans le génome desquelles des gènes humains ont été introduits) sont l'un des "modèles animaux communs" utilisés pour la recherche sur la maladie d'Alzheimer. Certes, ces animaux développent partiellement, par suite de manipulations génétiques, des dépôts dans le cerveau semblables à ceux typiques de la maladie d'Alzheimer chez les humains, ou bien perdent la mémoire, mais cela ne permet pas de reproduire une démence d'Alzheimer pleinement développée avec tous ses symptômes telle qu'elle s'observe chez les humains.

Cela parce que seulement 3 % des cas de maladie d'Alzheimer sont d'origine purement génétique. En plus d'une prédisposition génétique, il existe d'autres influences internes et externes (comme l'âge, des antécédents de blessures graves à la tête, un mode de vie malsain) qui contribuent à l'apparition ou non de la maladie chez les humains.[24,25] Toutefois, ces facteurs ne peuvent pas être pris en compte dans la recherche sur les souris. A ce jour, plus de 300 méthodes thérapeutiques ont été testées avec succès sur des « souris Alzheimer » et d'autres animaux. Cependant, malgré des décennies de recherche, pas un seul médicament n'a émergé qui puisse guérir ou arrêter la maladie chez les humains.[26]

La sclérose en plaques (SEP) est simulée chez la souris de différentes façons. Une étude de l'Université de médecine vétérinaire de Hanovre a montré pourquoi, après environ 100 ans de recherche expérimentale sur la SEP animale, les causes de cette maladie humaine sont encore largement inconnues. L'analyse comprenait des publications sur trois « modèles animaux » communs dans lesquels la SEP est simulée de différentes manières (réaction excessive du système immunitaire à ses propres cellules nerveuses - déclenchée par l'injection d'une protéine, infection virale du système nerveux central et manipulation génétique).

Selon cette étude, il n'est pas possible, dans les expériences sur les animaux, de « produire » une correspondance avec la forme humaine de la maladie au niveau des gènes individuels. Douze seulement des quelque 5 000 gènes responsables de la SEP ont pu être identifiés chez les animaux. Ces gènes se comportent par ailleurs de manière totalement contraire aux gènes humains. Ils sont régulés à la

baisse chez les humains atteints de SEP, mais à la hausse dans les « modèles animaux », ce qui montre une fois de plus que la biologie n'est pas comparable aux mathématiques et que les gènes correspondants ne parlent en aucun cas en faveur de la transférabilité. Même entre les trois « modèles animaux », seuls 40 gènes correspondants ont pu être identifiés.[27]

Le fait que la guérison de symptômes générés artificiellement chez l'animal n'entraîne pas le succès souhaité chez l'homme peut aussi, est patent en particulier dans le cas de la recherche sur le cancer. C'est ce dont témoignent des citations telles que : « L'histoire de la recherche sur le cancer est l'histoire de la façon de guérir le cancer chez la souris. On guérit le cancer chez la souris depuis des décennies, mais ça ne marche pas chez l'homme. » (Dr Klausner, ancien directeur du U.S. National Cancer Institute)[28] et « Nous avons bien appris comment traiter le cancer chez la souris et le rat, mais nous ne pouvons toujours pas guérir les humains ».[29]. Même après plus de 200 ans de recherche sur le cancer chez les animaux, de nombreux cancers humains ne peuvent toujours pas être guéris et le nombre annuel de décès par cancer augmente régulièrement.

La faible reproductibilité est affrontée au moyen de la standardisation

En vue de rendre les résultats reproductibles, c'est-à-dire répétables, les expérimentations animales sont réalisées dans des conditions dites standardisées. L'âge, le sexe et le poids des animaux doivent donc être aussi similaires que possible. En outre, l'alimentation (type et quantité d'aliments) et l'élevage (taille de la cage, température, conditions de lumière et de ventilation) des animaux sont identiques. Il ne fait aucun doute que cela n'a pas grand-chose à voir avec la réalité dans sa complexité. Néanmoins, même dans ces « conditions de laboratoire », une seule et même expérience sur un animal conduit généralement à des résultats complètement différents. Cela est dû en partie au fait que les différents animaux ne sont pas des machines, mais des individus qui peuvent réagir de façon complètement différente. De plus, le stress auquel les animaux sont exposés influence fortement les résultats de l'étude. La seule manipulation des animaux a une influence considérable sur les résultats, car le simple fait de les toucher provoque déjà des symptômes de stress importants.[30]

Même le sexe de l'expérimentateur animal est important. Selon une étude, les chercheurs masculins soumettent les souris et les rats à un stress plus important que leurs collègues féminines, si bien les résultats sont également plus fortement influencés.[31] La standardisation néglige complètement le fait que le développement d'une maladie chez l'homme dépend précisément de la variabilité des influences internes et externes. Quel être humain vit, mange et se comporte de la même façon que « dans les conditions de laboratoire » ?

Les expériences sur les animaux ne contribuent pas à la sécurité des patients, mais ressemblent plutôt à une loterie

Du fait des différences mentionnées entre l'homme et l'animal ainsi que des symptômes générés artificiellement, il n'est pas surprenant que, malgré les expériences intensives sur les animaux conduites au cours des 150 dernières années, les deux tiers de toutes les maladies humaines ne soient pas encore guérissables ou que leurs causes ne soient pas connues.[32]

Ou bien encore que, selon une étude de synthèse, aucune des 119 promesses de guérison des 30 dernières années n'ait été tenue.[33]

Aucune autre méthode scientifique n'est aussi peu fiable et imprévisible que l'expérimentation animale. La question de savoir si un animal et, dans l'affirmative, quelle espèce animale réagit à une substance de la même manière qu'un être humain, n'est toujours connue qu'après avoir été testée sur un être humain. Les expériences sur les animaux n'ont jamais été validées, mais elles sont le modèle de référence en science biomédicale depuis des décennies. Cela n'est le cas nulle part ailleurs, pourquoi alors est-ce accepté dans un domaine aussi important que celui de la santé ?

L'innocuité et l'efficacité des nouvelles thérapies doivent être testées sur l'homme après les essais sur les animaux

- dans le cadre d'études dites cliniques. Cependant, du fait de la faible transférabilité à l'homme des résultats obtenus dans les expériences sur les animaux, cette étape représente un risque incalculable et donc hautement contraire à l'éthique. De plus en plus de chercheurs le reconnaissent aujourd'hui.[34]

Concrètement, de 92,5 à 95 % de tous les médicaments dont l'efficacité et l'innocuité ont été démontrées lors d'expériences sur des animaux échouent dans les phases cliniques 1 à 3 chez l'homme. Et cela, soit parce qu'ils sont inefficaces, soit parce qu'ils présentent des effets secondaires importants.[35,36,37] Des scandales concernant des médicaments tels que leTGN1412 (Angleterre, 2006) et le Bia 10-2474 (France, 2016) soulignent les risques énormes de l'expérimentation animale. Dans ces deux exemples, les substances s'étaient révélées sûres et efficaces dans la phase dite préclinique (autrement dit dans le cadre de l'expérimentation animale). Dans les deux cas, une dose égale à 500 ou 600 fois la dose de la phase 1 chez l'humain a été administrée à des singes, nos plus proches parents.[38,39] Or, au cours de la phase 1, pendant laquelle le médicament est testé sur des volontaires sains, une catastrophe s'est produite. En 2006, l'administration d'un médicament potentiel contre la sclérose en plaques chez 6 patients a entraîné une défaillance multiviscérale et, en 2016, l'administration d'un traitement potentiel contre la douleur chronique a entraîné des lésions neurologiques graves chez

Photos: Dmitry Kalinovsky/123rf.com

cinq personnes participant à l'essai et même un décès.[40,41] Le fait que, dans ces deux cas, seul un nombre relativement faible de participants ait subi des dommages est uniquement dû au fait que des procédures très prudentes sont suivies, ce qui indique que la science et l'industrie pharmaceutique elles-mêmes ne font pas confiance aux expériences sur les animaux.

Mais même lorsqu'un médicament est autorisé, cela ne veut pas dire qu'il soit sûr pour les humains. En effet, des 7,5 à 5 % de médicaments qui sont autorisés, un tiers environ, du fait d'effets secondaires graves doit dans un deuxième temps être retiré du marché ou faire l'objet de mises en garde.[42]

D'après une étude de la faculté de médecine de Hanovre, en Allemagne 58 000 décès annuels sont dus à une consommation incorrecte de médicaments ou à des effets secondaires indésirables. Et ce chiffre ne comprend que les patients décédés dans les services de médecine interne des hôpitaux. Les patients des autres services et ceux qui sont décédés à domicile ou dans des services de médecine ambulatoire ne sont pas pris en compte. Ce chiffre ne comprend pas non plus les patients présentant des séquelles chroniques à long terme dues aux effets secondaires des médicaments. L'auteur de l'étude, le professeur Frölich considère que son étude ne rend compte que d'une « petite partie » du problème.[43,44]

En 2010, une autre étude a constaté 25 000 décès par an dus aux effets secondaires et aux interactions médicamenteuses. Elle reconnaît toutefois qu'il est difficile d'obtenir des chiffres précis.[45]

Si vous regardez la notice d'un médicament, il n'est pas surprenant qu'aux quelques lignes avec les effets désirés fasse pendant une multitude de lignes indiquant les effets secondaires indésirables. Depuis 2013, un triangle noir met même en garde les patients dans le cas de nouveaux médicaments qui n'ont pas encore été entièrement testés ; officiellement, le médicament est alors « sous observation spéciale ».[46]

Il existe de nombreux exemples passés ou actuels de médicaments retirés du marché.[47] La vente de l'analgésique VIOXX a dû être arrêtée en 2004 au bout de 5 ans en raison de la fréquence accrue de crises cardiaques et d'accidents vasculaires cérébraux.[48] Rien qu'aux États-Unis, il aurait été à l'origine de 88 000 à 140 000 cas de maladies cardiaques graves.[49,50]

Zinbryta, salué comme un " remède miracle contre la sclérose en plaques ", a été retiré du marché en mars 2018 après que plusieurs patients aient souffert de méningite et d'insuffisance hépatique.[51]

Des médicaments importants non découverts à cause de l'expérience animale ?

Il existe donc de nombreuses substances qui sont efficaces et inoffensives chez les animaux et qui sont inefficaces et/ou causent des effets secondaires graves chez les humains. Mais ne peut-on pas en tirer la conclusion inverse en ce qui concerne des substances qui ont été considérées comme non appropriées dans le cadre d'expériences sur des animaux, mais qui auraient constitué une possibilité thérapeutique importante pour les humains ? La pénicilline, l'aspirine et le paracétamol sont des exemples de médicaments qui ont été développés il y a environ 100 ans, qui sont encore fréquemment utilisés en médecine humaine aujourd'hui et sont généralement bien tolérés par les patients. Si ces substances avaient été testées en ce qui concerne leur efficacité et leur innocuité dans le cadre des expériences de routine sur les animaux qui sont conduites aujourd'hui, elles n'auraient jamais été mises sur le marché. Même les femmes enceintes et leurs enfants à naître peuvent bien tolérer l'aspirine, mais cette dernière entraîne chez de nombreuses espèces animales (souris, rats, singes, etc.) des malformations des petits. La pénicilline est mortelle pour les cobayes et les lapins, le paracétamol provoque le cancer chez les rongeurs et est toxique pour les chats. La cyclosporine A est utilisée avec succès chez l'homme depuis des années pour prévenir le rejet des greffes. Et cela uniquement parce que les résultats des tests sur l'homme étaient si prometteurs que les mauvais résultats des expériences sur les animaux ont été ignorés et que le médicament a été lancé sur le marché.[52] Ces exemples peuvent être multipliés à volonté ...

En résumé, on peut dire que, d'une part, l'expérimentation animale ne permet pas d'identifier certains dangers pour l'homme, mais, d'autre part, ce qui tout aussi important, que la recherche basée sur l'expérimentation animale conclut à l'existence de dangers pour les humains qui en fait n'existent, ce qui fait que des médicaments importants peuvent ne pas être autorisés ou employés. L'expérimentation animale n'est donc pas seulement contraire à l'éthique envers les animaux, mais aussi envers les personnes atteintes d'une maladie (mortelle, le cas échéant) qui espèrent une guérison.

Les prétendus succès de l'expérimentation animale

On cherche souvent à donner l'impression que l'expérimentation animale a été déterminante pour les innovations et les succès biomédicaux. Toutefois, le fait que pour un certain nombre de découvertes des expériences sur les animaux aient été conduites, entre autres, ne permet pas de tirer automatiquement la conclusion inverse, à savoir que ces expériences n'ont réussi que grâce l'expérimentation sur les animaux. Dans la plupart des cas, les méthodes non animales telles que les observations cliniques conduisent à des découvertes médicales et ce n'est qu'ensuite que ces observations sont « reproduites » dans les études animales. Si un résultat similaire y est obtenu, l'expérimentation animale est considérée comme à l'origine du succès.[53]

Photo: Kwok Mun Ng/123rf.com

Photo: Pavlo Baishev/123rf.com

L'expérimentation animale dans la recherche fondamentale

Ces dernières années, les expériences en recherche dite fondamentale se sont multipliées. En 1991, leur part était de 13 %, alors qu'aujourd'hui, environ 60 % des expériences sur les animaux relèvent de ce domaine.[54]

Dans ce type d'expériences, l'augmentation des connaissances du chercheur qui occupe le premier plan. Par définition, l'objectif premier n'est pas un avantage concret, par exemple la découverte d'un médicament ou d'une thérapie. Il n'y a donc aucune limite à l'imagination des expérimentateurs, et les exemples d'expériences absurdes sont nombreux. La liberté de la recherche est même garantie par la Constitution, et la protection des animaux, qui est également consacrée par la Constitution, doit régulièrement lui être subordonnée.[55]

Une crise cardiaque ou un accident vasculaire cérébral entraîne dans le cerveau une déficience en oxygène qui peut avoir des conséquences létales. L'idée des chercheurs : Peut-être que l'examen d'une espèce animale s'étant spécialisée pour vivre dans environnement présentant un faible taux d'oxygène pourrait fournir des indications concernant un traitement potentiel ? Des expériences ont donc été menées sur le rat-taupe nu, une espèce spéciale de rongeurs que l'on trouve dans le sol africain. On a donc observé combien de temps il pouvait survivre avec très peu ou pas du tout d'oxygène et des expériences de contrôle avec des souris ont été réalisées. A 0 % d'oxygène, le rat-taupe nu peut tenir 18 minutes si sa température corporelle est à sa valeur normale, soit 30°C. A une température portée à 37° C, il suffoque au bout de 6 minutes. Le rat-taupe nu ne survit pas 30 minutes sans oxygène. La souris, par comparaison, suffoque au bout de 45 secondes.[56]

Or, qu'est-ce qui nous apporte ces connaissances acquises de façon extrêmement cruelle ? Au cours de l'évolution (les chercheurs parlent de 30 millions d'années), le rat-taupe nu s'est adapté à la faible teneur en oxygène de son environnement en convertissant son métabolisme pour la dégradation du fructose. Par ailleurs, les baleines ont une autre façon de s'adapter aux phases à teneur en oxygène réduite lorsqu'elles sont en immersion : elles peuvent stocker de l'oxygène dans la myoglobine présente dans ses muscles.[57] Dans la recherche sur la dépression, des médicaments sont testés sur des mouches qui, après qu'on les a secouées dans un tube sombre pendant plusieurs jours et qu'on leur a coupé les ailes, ne veulent absorber aucune goutte de nourriture.[58] Au cours de l'évolution, tous les animaux - ainsi que les humains - se sont développés sur des millions d'années et se sont spécialisés dans leurs habitats respectifs. Les araignées peuvent construire des toiles auxquels elles ne collent pas, les vers luisants brillent dans l'obscurité, la queue des lézards repousse - ce sont là autant d'exemples des merveilleuses spécialisations du monde animal. Quelle est l'utilité pour les personnes victimes d'un AVC ou d'une crise cardiaque de savoir comment un rat-taupe nue peut faire face au manque d'oxygène ? Nous ne pourrons jamais modifier spontanément notre métabolisme en cas d'urgence. Ou quel est le rapport entre une mouche perturbée par des secouements et à laquelle on a coupé les ailes et les personnes dépressives ? La foi est connue pour déplacer les montagnes, mais nous ne trouverons jamais un remède qui remplace 30 millions d'années d'évolution en notre faveur.

Il n'est donc pas étonnant que les études de synthèse ayant pour objet la pertinence des résultats de la recherche fondamentale pour l'homme aboutissent à des conclusions dévastatrices.

Lindl et al. ont examiné 51 expériences sur des animaux réalisées de 1991 à 1993 pour déterminer leur pertinence pour les humains au bout de 10 ans. Ils ont constaté que seulement 0,3 % des études examinées faisaient apparaître une corrélation directe entre les résultats des expériences sur les animaux et les résultats obtenus chez les humains. Cependant, même dans ce cas, l'hypothèse confirmée dans les expériences sur les animaux n'a pas pu être cliniquement traduite en une nouvelle thérapie pour l'homme. Soit aucun effet thérapeutique n'était démontrable, soit même les résultats observés chez l'homme contredisaient les résultats constatés chez l'animal.[59] En l'absence d'une « meilleure » étude, le Deutsche Primatenzentrum de Göttingen a même utilisé l'étude de synthèse de Lindl et al. sur son site Internet jusqu'en 2016 pour justifier la recherche fondamentale sur les singes. Un taux d'erreur de 99,7 % est donc jugé acceptable pour cette véritable loterie qu'est l'expérimentation animale.

En 2011, une étude de suivi de Lindl et al. a été publiée. Elle portait sur la pertinence clinique des mêmes expériences sur les animaux au bout de 17 ans. Ici encore, l'étude n'a fait apparaître aucune preuve d'une corrélation directe entre les expériences sur les animaux et les thérapies.[60]

Dans une autre étude, plus de 25 000 publications de revues spécialisées de premier plan en matière de recherche fondamentale pour la période allant de 1979 à 1983 ont été analysées. 101 articles contenaient des énoncés selon lesquels les résultats avaient un grand potentiel d'application clinique, mais seulement cinq d'entre eux ont donné lieu à des applications cliniques limitées en 2003 et un seul cas a été suivi d'une application clinique généralisée (nouveau médicament). En d'autres termes, le « taux de réussite » des publications examinées n'est que très faible, à 0,024 % et 0,004 % respectivement.[61]

Pourquoi y a-t-il encore des expériences sur les animaux ?

Le fait qu'une méthode à la fois obsolète et manifestement infructueuse se maintienne depuis si longtemps est vraiment étonnant. Dans l'économie libre, des taux de réussite bien inférieurs à 1 % ou des résultats qui pouvant être mieux obtenus en jouant à pile ou face seraient rédhibitoires. Ce n'est pas le cas pour l'expérimentation animale, consi-

dérée comme un véritable étalon-or de la recherche. Car elle est traditionnellement ancrée dans l'esprit de la plupart des chercheurs depuis un siècle et demi et elle s'est donc également établie dans leurs laboratoires.

En tant que jeune scientifique - si vous ne remettez pas en question le système - vous vous formez automatiquement avec les expériences sur les animaux et vous les considérez comme allant de soi.[62] Si vous voulez faire carrière comme scientifique, il vous faut publier vos résultats.

La réputation des revues scientifiques est évaluée en fonction de facteurs dits d'impact. Plus vous publiez dans des revues à facteur d'impact élevé, plus vous pouvez gravir les échelons de la carrière. La qualité d'un chercheur ne se mesure donc pas au nombre de personnes qu'il a aidées par son travail, mais au nombre d'articles qu'il a publiés.[63]

Or il se trouve que les revues ayant un facteur d'impact particulièrement élevé publient principalement des études issues de l'expérimentation animale.[64,65] Et le cercle vicieux continue. Le nombre de publications détermine également l'attribution des subventions. Les expériences sur les animaux bénéficient de milliards, de subventions tandis que la recherche sans animaux doit se contenter de quelques millions ; la répartition actuelle des subventions est de 99,x % pour les expériences sur les animaux et de 0,y % pour la recherche sans animaux.[65,66,67]

Les possibilités de carrière et de rémunération se trouvent donc principalement dans le domaine de la recherche fondée sur l'expérimentation animale, tandis que les chercheurs qui optent pour une carrière dans la recherche in vitro doivent apporter beaucoup d'énergie contre un establishment attaché à l'étalon-or de l'expérimentation animale.

D'autres causes expliquent la persistance de l'expérimentation animale. L'expérimentation animale a une fonction d'alibi pour l'industrie pharmaceutique. Si les entreprises se conforment aux essais sur les animaux prescrits par la loi, elles ne peuvent pas facilement être tenues pour responsables si le produit s'avère nocif pour les humains.[68.62] Par ailleurs, de nombreuses institutions et entreprises tirent profit de l'expérimentation animale. Des laboratoires sont rénovés et équipés. Les chiffres en jeu sont généralement de l'ordre de dizaines de millions.[69]

Une industrie d'élevage « produit » des animaux « sur mesure » pour les expériences. En tant que chercheur, vous pouvez même commander des animaux artificiellement malades à partir d'un catalogue et simplement compiler les symptômes que les animaux doivent présenter. De façon macabre, ces entreprises d'élevage offrent même des offres spéciales. Le prix d'une souris peut varier de 80 euros environ à 80 000 euros pour les souris modifiées génétiquement.[70,71,72]

En 2016, un million de souris « normales » et un million de souris « génétiquement manipulées » ont été utilisées et tuées dans des expériences en Allemagne. Dans l'hypothèse d'une moyenne estimée à 80 euros ou 2 000 euros, les coûts pour les seules souris s'élèvent à 2,08 milliards d'euros par an. Il s'agit certes d'une estimation approximative, mais compte tenu du manque total de transparence de la part des pouvoirs publics compétents, c'est le seul moyen praticable pour faire la lumière sur la situation. Les animaux dits « de rebut », qui ne présentent pas la modification génétique souhaitée et qui, par conséquent, meurent ou sont abattus, et les animaux détenus en « stock » ne sont même pas pris en compte dans les chiffres indiqués ci-dessus.[73] En d'autres termes, le maintien des expérimentations animale représente un gigantesque marché de plusieurs milliards d'euros.

Solution

Les discussions sur la question de savoir si les expériences sur les animaux réalisées il y a des décennies étaient justifiées ou non ne font pas avancer l'humanité et servent uniquement de justification. Nous vivons au XXIe siècle avec de merveilleuses opportunités et nous devrions les utiliser de manière cohérente et durable !

Les méthodes innovantes disponibles se concentrent sur l'homme et ses maladies individuelles et ne doivent pas emprunter le détour inutile des « animaux de laboratoire ». Les études de population et de patients, les autopsies et les cultures cellulaires ne sont que le début. A l'époque des logiciels informatiques à « intelligence artificielle », des procédures d'imagerie et des possibilités de mesures microfines, il est totalement inacceptable de continuer à s'accrocher à une méthode dépassée et non pertinente. La recherche personnalisée est le mot-clé. Les « cellules souches pluripotentes induites » (prix Nobel 2012) peuvent être utilisées pour produire diverses cellules d'organes spécialisées à partir de cellules cutanées prélevées sur un patient, qui se développent ensuite en mini-organes, ensuite isolés ou plantés et étudiées avec d'autres organes sur des puces multi-organes. Si un médicament est ensuite administré à ces mini-organes ou à ces puces multi-organes, il est possible d'étudier comment il fonctionne chez ce patient. Nous pouvons donc déjà faire des recherches sur le modèle d'une personne (malade). C'est toujours un modèle, mais un modèle pertinent ! Les souris et les rats sont certes des organismes vivants, mais dans le cadre de l'expérimentation animale, du fait de la manipulation, ils ne sont qu'un modèle, non pertinents pour les humains.[74,75]

Conclusion

Le progrès médical est important, l'expérimentation animale n'est pas la bonne voie ! Non seulement elle conduit à des résultats erronés, mais elle empêche même le progrès médical. Cela a déjà été le cas au cours des dernières décennies, mais ce l'est plus encore au vu des méthodes de recherche de haute technologie concentrées sur l'humain dont nous disposons aujourd'hui.

Ärzte gegen Tierversuche e.V.
IBAN: DE30 5009 0500 0000 9517 31
BIC: GENODEF 1S12

Sources : **agstg.ch/quellen/albatros53.pdf**

Texte : Dr. Gaby Neumann

Photo: Vasiliy Koval/123rf.com

Études scientifiques critiques de l'expérimentation animale, 2e partie

Analyse des citations : Les scientifiques publient les résultats de leurs recherches dans des revues scientifiques, telles que la revue anglaise Nature. De cette façon, ils informent le monde de la recherche des nouvelles découvertes et des résultats de leurs expériences. Si un autre chercheur considère les résultats publiés comme importants et les utilise pour ses propres recherches, il « cite » cette publication scientifique dans son travail.

Par ce que l'on appelle « analyse des citations », il est possible de déterminer selon quelle fréquence et par qui un travail scientifique a été cité. Cela fournit ainsi des informations sur la question de savoir si, selon quelle fréquence et par qui les résultats d'une expérience ont été utilisés.

La critique de la méthode de l' « expérimentation animale » ne cesse d'augmenter dans les milieux de la recherche et c'est la raison pour laquelle des études scientifiques critiquant l'expérimentation animale sont de plus en plus souvent publiées. Bien que le monde de la recherche soit encore extrêmement orienté vers l'expérimentation animale, les études critiques de l'expérimentation animale apparaissent de plus en plus dans des revues scientifiques respectées et influentes. Cela montre que leur acceptation dans le monde de la recherche est en augmentation.

L'étude suivante, entre autres, a examiné de manière critique l' « expérimentation animale » comme méthode de recherche :

« Expérimentation animale en recherche biomédicale - Un inventaire de la pertinence clinique des projets d'expérimentation animale approuvés : Au bout de 10 ans, aucune application démontrable en médecine humaine. »[1]

Toni Lindl et al. quels étaient les avantages effectifs de l'expérimentation animale pour la médecine humaine. Leur étude a été publiée dans la revue ALTEX en 2005.

Questionnement

Lindl et al. se sont penchés sur la question de savoir quels avantages 16 expériences sur les animaux classées comme réussies dans une étude précédente ont réellement pour la médecine humaine. Ces expériences sur les animaux concernaient 9 expériences de recherche fondamentale et 8 expériences de recherche appliquée.

Méthode employée par les auteurs

Pour savoir ce qu'il était advenu des résultats des expériences sur les animaux, Lindl et al. ont eu recours à une analyse des citations. De cette manière, il a été possible de savoir si les candidats à l'expérimentation animale ont été en mesure d'atteindre leur objectif déclaré - apporter une contribution à la médecine humaine par leurs expériences sur les animaux. Les auteurs expliquent dans leur étude : "L'analyse des citations est largement répandue en science et elle est généralement considérée comme un critère scientifique important pour l'évaluation de la recherche (...) ; malheureusement, elle est encore peu utilisée pour le contrôle de la qualité des expériences sur les animaux ». Aussi cette étude, ainsi que l'écrivent les auteurs, constituait-elle « la première analyse des citations réalisée de cette manière en Allemagne concernant des expérimentations animales approuvées ». Les auteurs ont examiné la fréquence des citations, l'évolution des citations (nombre de publications secondaires par année pendant au moins 10 ans) et le type de recherche dans laquelle les citations primaires ont été utilisées : dans d'autres expériences animales ; dans des études in vitro ; dans des articles de synthèse aux contenus relevant de la recherche fondamentale ; dans des articles de synthèse aux contenus cliniques et de recherche fondamentale ; dans des études de cas cliniques

L'influence d'un projet de recherche peut être déterminée au moyen d'une analyse des citations. Il est possible de déterminer selon quelle fréquence et par qui un travail scientifique a été cité.

Photos: Oleg Dudko/123rf.com (haut), Pongmanat Tasiri/123rf.com (bas)

Il est de plus en plus clair que l'expérimentation animale ne présente aucun avantage pour la médecine humaine.

purement individuelles ; dans des essais cliniques contrôlés ou dans d'autres rapports sur des études cliniques. Les expériences sur les animaux ont été observées de la date de leur approbation jusqu'à leur achèvement après trois ans (1991-1993). L'évolution des citations des publications concernant des expériences sur les animaux a été suivie sur une période de 10 ans ou plus (jusqu'en 2005). Comme Lindl et al- l'écrivent, ils ont accordé une attention particulière aux citations dans les revues à orientation clinique.

Résultats

Les auteurs ont constaté que les 16 expériences sur les animaux examinées avaient donné lieu à 63 publications primaires et qu'elles avaient été citées dans 1183 publications secondaires.

Les 9 expériences sur les animaux en recherche fondamentale ont produit 40 citations primaires, qui ont conduit à 1056 citations secondaires. La plupart de ces publications secondaires sont d'autres études basées sur des expérimentations animales. Pour Lindl et al., "il est frappant, dans le domaine de la recherche fondamentale, que 638 citations, soit environ 60 pour cent de toutes les citations, représentent de nouvelles expériences sur les animaux. 188 (18 %) des publications secondaires étaient des revues de la recherche fondamentale pure. 154 (15 %) des 1 183 publications secondaires portaient sur des recherches in vitro, 44 citations (4 %) sur des revues de données cliniques et 32 citations (3 %) sur des revues à orientation clinique. Sur ces 32 citations, 3 avaient un lien direct entre les résultats de l'expérimentation animale et les résultats obtenus chez les humains.

En règle générale, l'expérimentation animale donne lieu à de plus en plus d'expérimentations animales, car les expérimentations animales peuvent difficilement donner des résultats satisfaisants - pertinents pour l'homme.

Les sept expériences sur les animaux étudiées relevant de la recherche appliquée ont donné lieu à 24 publications primaires et à 127 publications secondaires. Dans ce domaine de recherche également, la plupart des publications secondaires concernaient des expériences supplémentaires sur les animaux (84 citations secondaires (66%)). Les auteurs écrivent : "Dans le domaine de la recherche appliquée également, 84 citations secondaires (66%) se trouvent dans d'autres recherches recourant à l'expérimentation animale, bien que précisément ces recherches aient été justifiées lors de leur soumission par la nécessité de la recherche de mécanismes pathologiques ou de nouvelles thérapies". 10 (8%) des citations sont des revues de données cliniques - cependant " des possibilités cliniques expérimentales, des résultats cliniques controversés et des états nécessitant une thérapie sont rapportés ou cités, mais sans aucune recommandation pour une thérapie clinique. Les citations sont presque exclusivement des mentions de résultats d'expériences sur les animaux sans aucune référence aux "recommandations thérapeutiques pour certains états pathologiques ou à de nouvelles utilisations de médicaments", comme les auteurs ont pu le constater. Une seule (soit 1 %) des 127 publications secondaires a été réalisée dans le domaine de la recherche in vitro, 18 (14 %) dans des revues de recherche fondamentale pure et 11 (9 %) dans des revues à orientation clinique.

Les auteurs critiquent : « Il est tout à fait remarquable que dans la recherche fondamentale il n'y ait que trois études et dans la recherche appliquée qu'une seule étude ou citation établissant un lien direct entre les résultats des expériences sur les animaux et les résultats obtenus chez l'homme ».

Cependant, ces quatre études elles-mêmes n'ont pu apporter aucun bénéfice pour la médecine humaine : Les auteurs ont été amenés à constater qu'aucun effet thérapeutique n'était démontrable, voire que les résultats obtenus chez l'homme contredisaient les résultats chez les animaux.

En vue de montrer le degré d'inutilité des expériences sur les animaux issues comme publications secondaires des expériences sur les animaux étudiées, les auteurs présentent à titre d'exemples certaines des expériences de la recherche appliquée et fondamentale :

Projet de recherche J (recherche appliquée)

Au total, 20 sur 30 lapins chinchilla ayant fait l'objet d'une demande devaient être utilisés pour déterminer si certaines formes de dégénérescence rétinienne liée à l'âge pouvaient être traitées de manière plus sélective en utilisant le vert d'indocyanine (ICG) et une diode laser infrarouge. Le degré de stress des animaux était faible (niveau 1).

Les auteurs ont réussi à mettre en œuvre avec succès leur hypothèse dans le modèle animal.

Cette recherche a donné lieu à deux publications (Schön et al., 1994 a et 1994 b). Les deux publications (l'une en anglais et l'autre en allemand) représentent ce qu'on appelle des rapports de conférence, qui ont été inclus dans les actes de la conférence sans contrôle scientifique supplémentaire. Leur contenu est très similaire, le premier et le dernier pa-

Photos: Hongqi Zhang/123rf.com (haut), Elnur Amikishiyev/123rf.com (bas)

ragraphe sont presque identiques dans les deux publications. Mais les auteurs eux-mêmes mettent en question l'utilité de leurs résultats déjà dans les publications par des affirmations contradictoires : ils obtiennent avec l'ICG une réduction de 35 % de l'intensité du laser à utiliser pour atteindre 50 % de photocoagulation dans les yeux des lapins albinos. Dans leur conclusion, cependant, ils n'arrivent qu'à une photocoagulation de 35 % à la puissance laser indiquée. En outre, le rapport de conférence allemand (Schön et al., 1994 b) déclare littéralement : « On peut se demander si l'application clinique de la photocoagulation laser à diodes renforcée par l'ICGE sera d'un bénéfice décisif ». Aucune citation de ces deux publications n'a pu être trouvée sur une période de plus de dix ans. D'autre part, de tels traitements (par exemple, la photocoagulation laser renforcée par l'ICGE sur les vaisseaux oculaires « proliférants ») ont été réalisés avec un certain succès en 1994 et plus tôt chez l'homme (Slakter et. al., 1994).

Projet de recherche F (recherche fondamentale)

But de l'étude : L'objectif de la recherche chez le rat était de déterminer le rôle des acides aminés excitateurs et des tachykinines (substances de type hormonal) comme messagers et leurs différents récepteurs dans les cellules nerveuses postsynaptiques dans l'apparition des douleurs articulaires. La connaissance de l'importance des acides aminés excitateurs et des tachykinines devait permettre de déterminer si les différents types de récepteurs peuvent être inhibés par des antagonistes, ce qui serait utile pour le traitement des douleurs. Les auteurs parviennent à la conclusion que les récepteurs individuels sont importants dans le développement des douleurs dans l'articulation normale et enflammée du genou. Une meilleure compréhension du rôle des récepteurs pourrait conduire à une nouvelle façon d'intervenir dans le traitement des douleurs inflammatoires. Cette recherche a donné lieu à cinq publications primaires. Celles-ci ont été citées dans 229 publications, dont 14 essais cliniques.

Résultats des expériences en cours sur des modèles animaux : La majorité des auteurs des études de suivi ont cité les résultats publiés dans l'étude primaire et les ont décrits comme un fait (la vaste littérature spéciale sur ce sujet est disponible auprès du premier auteur) :

- 15 auteurs ont confirmé les résultats, dont 6 chez la même espèce animale et avec le même modèle animal (espèce : rat) ; 7 auteurs chez la même espèce animale mais avec des modèles animaux d'inflammation différents et 2 auteurs chez les moutons et les grenouilles.
- Sept auteurs discutent de façon critique ou partiellement critique ou contredisent les résultats figurant dans la citation primaire : trois auteurs avec la même espèce animale et le même modèle (espèce : rat), deux auteurs avec la même espèce animale mais des modèles d'inflammation différents et deux auteurs avec d'autres espèces animales et une autre méthode : primates et chats (macaques, correspondance partielle), (chat, résultats contradictoires).
- Une citation exclusivement orientée cliniquement. Cette citation décrit l'utilisation clinique de l'antagoniste des récepteurs NK1. Toutefois, l'effet analgésique déduit et présumé (!) par le demandeur dans le cadre de l'expérimentation animale n'a pas été observé chez l'homme. Par contre, un effet déjà connu (contre les vomissements) a pu être confirmé. Cependant, cet effet a déjà été testé dans le cadre de l'expérimentation animale et d'essais cliniques (Diemunsch et al., 1999).[1]

L'étude de Lindl et al. montre que les résultats des expériences sur les animaux ne sont pas seulement sans pertinence - ils contredisent même souvent les résultats obtenus chez l'homme.

Les expériences sur les animaux sont souvent utilisées pour tester d substances qui sont déjà utilisées chez l'homme.

Il n'est pas surprenant que les expériences sur les animaux étudiées, même après plus de 10 ans, n'aient pas permis d'envisager une nouvelle thérapie ou de démontrer d'autres avantages pour la médecine humaine. La conclusion des auteurs selon laquelle, à la suite de cette étude, "les justifications légales d'une expérimentation animale devraient être examinées plus strictement par les autorités et des arguments spécifiques au projet devraient être exigés au lieu de tolérer des justifications générales" ne va manifestement pas assez loin. Les humains diffèrent tellement des animaux de laboratoire que les résultats des expériences sur les animaux ne sont bénéfiques pour les humains que dans des cas exceptionnels. De plus, les conditions expérimentales et de laboratoire n'ont pratiquement rien à voir avec la vie réelle, ce qui rend les résultats des expériences sur les animaux encore plus absurdes. Même si la demande de Lindl et al. ne va pas assez loin, l'étude présentée ici, ainsi que d'autres études critiques de l'expérimentation animale, sont très importantes car elles montrent que l'expérimentation animale ne peut pas tenir ses promesses.

Source :

[1] **www.altex.ch/resources/Altex_2005_3_143_151_Lindl.pdf**

Texte: Marietta Haller

Photos: Angello Deco/123rf.com (bas), Alexander Raths/123rf.com (haut)

Statistiques sur l'expérimentation animale 2017

Depuis 1983, l'Office fédéral de la sécurité alimentaire et des affaires vétérinaires (OFAV) publie ses statistiques annuelles sur l'expérimentation animale afin de fournir des informations sur le nombre d'animaux utilisés dans le cadre l'expérimentation animale en Suisse l'année précédente.

Comme le montrent les dernières statistiques sur l'expérimentation animale, 614 581 animaux ont été utilisés pour l'expérimentation animale en 2017. Cela représente une diminution de 15 192 animaux (- 2 %) par rapport à l'année précédente (629 773), mais en même temps une augmentation par rapport aux années 1998 (+ 3,8 %), 1999 (+ 4,2 %), 2000 (+ 8 %), 2001 (+ 6 %), 2012 (+ 1 %), 2013 (+ 4 %) et 2014 (+1).

Cette augmentation est due en particulier à la recherche sur les animaux génétiquement modifiés : alors qu'en 2014, 152 128 animaux génétiquement modifiés avaient encore à souffrir dans les expériences, en 2017, 173 972 animaux (+ 13 %) avaient déjà été utilisés. L'an dernier, les animaux génétiquement modifiés étaient principalement des souris (169 874). Mais aussi des poissons génétiquement manipulés (2 869), des rats (1 224), des porcs (4) et 1 lapin ont été utilisés.

La diminution du nombre total d'animaux utilisés en 2017 par rapport à 2016 s'explique, entre autres, par la forte diminution du nombre d'oiseaux utilisés (volailles comprises) de 16 154 (-21%). Le nombre de souris (-15 076 animaux ; -4%) et de rats (-7741 animaux ; -10%) victimes d'expériences était également beaucoup plus faible en 2017 que l'année précédente. Bien que le nombre de souris utilisées ait diminué de 15 076 animaux, en 2017, la souris était encore l'espèce la plus fréquemment utilisée (395 501 animaux).

Dans 10 des 18 espèces répertoriées dans les statistiques, le nombre d'animaux utilisés a augmenté. L'augmentation a été particulièrement importante pour les bovins (+ 6 326 animaux ; + 65 %), les "mammifères divers" (+ 2 256 animaux ; + 54 %) et les amphibiens et reptiles (+ 3 186 animaux ; + 64 %).

Plus d'animaux ont dû endurer des expériences présentant les deux degrés de gravité les plus élevés.

Comme en 2016, le nombre d'animaux souffrant d'expériences présentant les deux degrés de gravité les plus élevés a de nouveau augmenté en 2017. Alors qu'en 2016, 16 125 (3 %) des animaux utilisés ont dû souffrir dans le cadre d'expériences de niveau de gravité 3 et 146 237 (23 %) dans des expériences de niveau de gravité 2, les chiffres ont été l'an dernier de 17 326 (3 %) et de 151 233 (25 %) respectivement. Le nombre d'animaux soumis à une expérience de la gravité la plus élevée (gravité 3) a augmenté de 1201 (+ 7 %) par rapport à l'année précédente. Les expériences de gravité 2 ont concerné 4 996 animaux (+ 3 %) de plus qu'en 2016.

Le nombre d'animaux soumis à des expériences n'a diminué, à 23 078 animaux (- 11 %), que pour les expériences relevant du niveau de stress 1. Le nombre d'animaux utilisés dans les expériences de degré 0 a augmenté de 1689 (+1%).

Comme les années précédentes, la recherche fondamentale - un domaine de recherche qui n'a pas de finalité spécifique et dont les résultats n'ont généralement aucun bénéfice médical - a produit plus d'expériences (62 %) que tous les autres domaines de recherche réunis. De plus, elle était également responsable de la majorité des essais cliniques de gravité 3 (72 %). Là encore, beaucoup moins d'animaux ont été utilisés pour les domaines de recherche qui, par définition du moins, devraient avoir un bénéfice concret pour l'homme (« découverte, développement et contrôle de qualité » (19 %), « diagnostic des maladies » (1%) et « protection de l'homme, des animaux et de l'environnement » (2 %)) que pour la recherche fondamentale.

Les statistiques sur l'expérimentation animale ne montrent pas, et ce depuis longtemps, l'utilisation réelle d'animaux

Beaucoup plus d'animaux souffrent pâtissent de l'expérimentation animale que ne le montrent les statistiques sur l'expérimentation animale. La recherche génétique florissante, en particulier, coûte de nombreuses vies : dans les tentatives pour obtenir un animal transgénique présentant le défaut génétique souhaité, de nombreux animaux doivent mourir parce qu'ils ne présentent pas encore ce défaut de la façon voulue. Les animaux non génétiquement manipulés nés dans des installations d'expérimentation animale avec le mauvais sexe ou non appropriés pour toute autre raison et qui finissent pas être tués ne sont pas non plus inclus dans les statistiques.

Le fait que le nombre d'animaux utilisés à des degrés élevés de gravité augmente d'année en année ne peut être accepté. Étant donné que l'expérimentation animale ne présente généralement aucun avantage médical pour l'homme, la souffrance des animaux ne peut en aucun cas être justifiée.

Il est grand temps que la recherche expérimentale sur les animaux et les décideurs politiques prennent conscience que ce type de recherche doit prendre fin et qu'il faut plutôt promouvoir à sa place une recherche sans animaux, pertinente pour les humains.

Source : **www.tv-statistik.ch/de/statistik/**

Texte : Marietta Haller

Photo: Anna Ivanova/123rf.com

J' en ai assez!
Les expériences animales doivent être abolies.
C' est pourquoi je veux soutenir l'action de la CA *AVS*

☐ Je sollicite par la présente une affiliation en tant que membre donateur à la **CA *AVS*** et vous soutiens par un don régulier. En tant que membre donateur, je recevrai annuellement les trois éditions de la revue «Albatros» et un calendrier. Les cotisations annuelles se montent à CHF 100.– / Euro 100.– pour des adultes et CHF 30.– / Euro 30.– pour des élèves et étudiants.

☐ Je souhaite participer activement à la **CA *AVS***!

☐ Nous sommes une association et souhaitons devenir membre officiel, admis au vote, de la **CA *AVS*** – Communauté d'action des Antivivisectionnistes Suisses. Nous sollicitons une affiliation à la **CA *AVS*** et assurons de nous conformer aux objectifs de la **CA *AVS***.

☐ Je veux m'abonner à la revue «Albatros» pour CHF 25.– /Euro 25.– par année.

☐ Une très bonne idée de cadeau: l'Albatros! J'offre un abonnement annuel à l'Albatros pour CHF 25.–/Euro 25.–

☐ Veuillez m'envoyer _____ exemplaires du magazine gratuitement à des fins de distribution et d'affichage.

☐ Mme ☐ M. ☐ Organisation

Nom

Prénom

Rue/ N°

NPA/Lieu

Pays

E-mail

Veuillez cocher ce qui convient, ajouter votre adresse et renvoyer le formulaire par la poste ou par e-mail à:
CA*AVS*
Brisiweg 34
CH-8400 Winterthur
E-Mail: office@agstg.ch

CA *AVS* Shop

Langue	Article	Produit	Description de l'article	Dimension	Prix
d / f / i	Z05	Sac en coton	«Je prends mes responsabilités et dis non à la vivisection!» coleur: noir		Fr. 5,00
d / f / i	Z06	Sac en coton	«Je prends mes responsabilités et dis non à la vivisection!» coleur: bleu marine		Fr. 5,00
d	T01	Tee-shirt	«Wehrt euch gegen Tierversuche!» couleur: turquoise (laver à 30° seulement)	S/M/L/XL	Fr. 7,00
d	T02	Tee-shirt	«Affenversuche abschaffen!» couleur: noir	S/M/L	Fr. 15,00
d / f / i	T03	Tee-shirt	«Pour l'abolition de toutes les expériences sur animaux!» 3 langues, couleur: noir, femmes	XS/S/M/L	Fr. 20,00
d / f / i	T04	Tee-shirt	«Pour l'abolition de toutes les expériences sur animaux!» 3 langues, couleur: noir, hommes	S/M/L/XXL	Fr. 20,00
d	B23	Livre	Was Sie schon immer über Tierversuche wissen wollten (Dr. Corina Gericke)	3. Auflage	Fr. 10,00
d	V04	DVD	Tierversuche sind der falsche Weg - 5 Filme der Ärzte gegen Tierversuche		Fr. 7,00

Z05/Z06

B23

T01

T02

T03/T04

V04

Pour passer une commande, veuillez nous appeler au numéro 041 558 96 89. En Suisse, l'expédition est gratuite.
Nous possédons maintenant notre propre machine à badges et disposons de différents modèles de badges contre l'expérimentation animale, contre la fourrure et généralement pour les amis des animaux. Nous pouvons également créer des badges (sur demande) pour vous, si vous avez vous-même de beaux motifs.

SALUT LES ENFANTS ET LES ADOLESCENTS

Le cheval : animal préféré de nombreuses petites filles. Elles rêvent d'étalons nobles, de mustangs sauvages ou de poneys indiens rapides et d'une amitié intime entre humains et animaux. La réalité est souvent différente. Les chevaux sont soumis à la pression, vivent dans des boxes beaucoup trop petits et sans suffisamment de lumière ni d'air frais. Malgré cela, ce sont bien entendu de merveilleux animaux. Et ce qui est super, c'est qu'ils ont même peur de moi ;-)

Avec des salutations galopantes,
ta petite souris

Peur des souris ? Ce qui est sûr, c'est que les chevaux sont ce que l'on appelle des « animaux de fuite ». La nature leur a donné de longues jambes, si bien qu'en cas de danger ils préfèrent s'enfuir rapidement plutôt que de se battre. Afin de mettre le plus de distance possible entre eux et l'ennemi potentiel, les chevaux ne réfléchissent pas longtemps lorsqu'ils ont peur, ils s'enfuient tout de suite. C'est pour ça qu'ils sont tout le temps sur leurs gardes. Lorsque vous observez un troupeau de chevaux (c'est ainsi que l'on appelle un groupe de chevaux qui vivent ensemble), vous pouvez voir que l'un d'entre eux est toujours sur le qui-vive pendant que les autres dorment ou se reposent. Et même lorsqu'il mange, les oreilles du cheval bougent tout le temps dans toutes les directions, de façon à percevoir immédiatement tout danger éventuel. Un bruissement dans la paille peut attirer leur attention - le mouvement d'une petite souris par exemple. Si le cheval a peur, il s'enfuit immédiatement. Même s'il n'a aucune raison en fait d'avoir peur des souris.

Tu crois qu'ils aiment ça ? Quand les chevaux ont le choix, ils contournent un obstacle et ne sautent pas par-dessus.

Dominance

C'est la raison pour laquelle les personnes gentilles habituent doucement leurs chevaux dès leur plus jeune âge à toutes les choses dont ils ont peur par nature. Les personnes moins gentilles le font moins doucement ou utilisent des mors tranchants et d'autres expédients pour garder la maîtrise du cheval même quand il a peur. Ils infligent de la sorte au cheval de la douleur, ce qui ne devrait normalement pas être permis, mais qui est malheureusement toléré, tout comme la torture des bêtes dans le cadre de l'expérimentation animale. Les chevaux, dans ce cas, manifestent leur mécontentement par une forte transpiration, une position des oreilles en arrière ou par un mouvement de va-et-vient de la queue. Ce faisant, ils n'ont pas l'air heureux, mais c'est sans importance pour certains cavaliers. Ce qui importe pour eux, c'est que le cheval suive et qu'ils soient le patron. Lorsqu'un cheval se défend du fait de la peur ou de la douleur, on l'appelle dominant et la pression augmente.

Conditions de vie non appropriées

Beaucoup de chevaux souffrent aussi de stalles beaucoup trop petites, d'air vicié, de manque d'exercice et de la rareté de leurs contacts avec leurs congénères. Les chevaux vivent naturellement en grands groupes, ils ont donc autant besoin de leurs amis que vous. Ils se déplacent presque toute la journée, mangent l'herbe du sol et respirent de l'air frais. Si nous les enfermons dans boxes étroits et des écuries l'air est vicié, ils tombent malades. Parfois, ils développent ce qu'on appelle des « vices », ce qui est en fait totalement stupide. L'on entend par là des anomalies du comportement que les chevaux présentent parce qu'ils s'ennuient et qu'ils ne peuvent pas vivre selon leurs besoins. Par exemple, ils mordent dans l'air ou se balancent sans cesse.

Il est possible de faire autrement

Il est possible de faire autrement : c'est ce que prouvent les gens qui gardent leurs chevaux dans des écuries extérieures présentant beaucoup d'espace, ce qui permet aux chevaux de bouger suffisamment, de

Photos: Iakov Filimonov/123rf.com (haut), Margo Harrison/123rf.com (bas)

jouer avec leurs congénères, mais aussi de se retirer. S'ils ont une selle et une bride appropriées et que le cavalier est gentil avec eux, beaucoup de chevaux aiment même faire quelque chose avec un humain, même si le cheval n'est pas par nature destiné à être monté. Il doit non seulement apprendre à tolérer la présence d'un cavalier sur le dos, mais aussi à suivre ses signaux. Et il doit apprendre à équilibrer son corps pour pouvoir porter un cavalier sans dommage. Bien sûr, ce n'est possible que si le cavalier n'est pas trop lourd.

Les chevaux aiment beaucoup le changement. Vous pouvez aussi aller vous promener ou jouer avec eux et beaucoup apprennent des tours avec enthousiasme ou pratiquent l' « agility » - oui, vous avez bien lu. Tout comme les chiens, ils courent à côté de leur compagnon humain à travers un parcours d'obstacles. Dans ce cas-là, je regarde toujours en silence comme une souris, parce que je ne veux pas les effrayer quand ils doivent se concentrer sur les signaux de leur compagnon humain et les obstacles.

Les enfants adorent les chevaux. Si vous les traitez avec respect, cela peut être réciproque.

Autres

Les premiers ancêtres des chevaux vivaient il y a environ 60 millions d'années. C'étaient de petits habitants des forêts, similaires à des antilopes, qui ne ressemblaient guère aux chevaux d'aujourd'hui. L' « Eohippus », ainsi qu'on l'appelle, s'éteignit rapidement en Europe et ne se développa qu'en Amérique du Nord. Il mesurait environ 40 cm de haut, à peu près la taille d'un chien de berger, avait quatre orteils à l'avant et trois à l'arrière. Il avait aussi une robe rayée, ce qui lui permettait de mieux se camoufler dans la forêt. Il se nourrissait aussi différemment des chevaux d'aujourd'hui. Logique, n'est-ce pas ? Après tout, il n'y a pas beaucoup d'herbe dans la forêt, mais surtout - oui, exactement - des feuilles. Et certains chevaux d'aujourd'hui semblent se souvenir de leurs ancêtres avec plaisir, lorsqu'ils préfèrent brouter les feuilles de tous les arbres à leur portée que l'herbe de leur enclos....

Il n'y a pratiquement plus de chevaux de trait en Suisse. Aujourd'hui, ils ne servent que le plaisir de l'homme.

La famille de mammifères auquel le cheval appartient est appelée « équidés ». Equus vient du latin et signifie « cheval ». La famille des équidés comprend, outre les chevaux, les ânes, les ânes sauvages ou hémiones et les zèbres. Le terme technique employé pour désigner la science du cheval, à savoir « hippologie » vient quant à lui du grec et se compose des mots hippos = cheval et logos = mot ou science. Vous avez probablement déjà rencontré des compositions similaires lors de vos études : la biologie, par exemple, est la science de la vie.

Le truc avec les chevaux sauvages

Pour la plupart des gens, les mustangs sont LES chevaux sauvages par excellence. Or, les mustangs ne sont pas de vrais chevaux sauvages. Ils vivent dans les prairies et les zones désertiques de l'ouest des Etats-Unis. Ce sont les descendants retournés à l'état sauvage de chevaux domestiques fugitifs des conquérants espagnols qui ont débarqué en Amérique au XVIe siècle. Cela explique aussi leur apparence différente. Ils mesurent généralement environ 1,5 mètre de haut et peuvent avoir des couleurs très différentes. Beaucoup sont tachetés. En raison de la sélection difficile dans la nature, ils sont tous très frugaux et endurants et ils ont le pied sûr. Néanmoins, ils étaient menacés d'extinction jusqu'à l'adoption, il y a quelques années seulement, d'une loi visant à les protéger. Depuis lors, leur nombre a tellement augmenté qu'ils ont parfois trop peu d'espace et qu'il faut en capturer un certain nombre pour que les autres aient assez à manger.

Les seuls chevaux sauvages encore existants sont les chevaux de Prjevalski. Leur nom compliqué vient d'un colonel polonais qui les découvert en Asie centrale en 1879. Les scientifiques ne sont pas tout à fait d'accord sur la question de savoir s'il en existe encore des spécimens vivant à l'état sauvage aujourd'hui. En tout cas, près de 600 animaux vivent encore dans différents zoos et parcs animaliers à travers le monde. Afin d'assurer leur pérennité, il existe différents programmes d'élevage, concernant lesquels des registres très soigneux sont tenus.

Expression de liberté, d'aventure et de force - les chevaux servent d'écran de projection pour les humains.

Photos: 13247957 Melory S/123rf.com (gauche), Safak Cakir/123rf.com (haut), Viktoria Makarova/123rf.com (bas)

Stop à la fourrure !

Ce que *Homo Sapiens Sapiens* a fait à cette planète au cours des cinquante ou soixante dernières années est vraiment incroyable. Non seulement il exploite de manière exagérée au moins les deux tiers des écosystèmes et compromet ainsi ses propres moyens de subsistance.[1] Il est aussi parvenu à faire vivre sur terre plus d'animaux domestiques que d'animaux sauvages. Pour la première fois dans l'histoire de la Terre, nous sommes en train de changer si massivement et si durablement la planète en termes globaux qu'elle entre dans l'ère de l'anthropocène.[2] Le problème auquel nous sommes confrontés a ses racines dans notre mentalité : les croyances immémoriales de l'homme. Très tôt, la subdivision entre moi et toi et entre nous et eux s'est formée. En ce qui concerne les animaux, cela signifie simplement : nous, les humains, et eux, les animaux. Il y a environ 10 000 ans, peut-être un peu plus, depuis la Révolution néolithique, il s'est produit un changement radical dans les rapport de l'homme avec la nature et les animaux.

Or il en allait autrement il y a des dizaines de milliers d'années. Nos ancêtres ont été confrontés à de très grands défis : une nature et ses phénomènes qui mettaient brutalement les humains face à des faits. Et un monde animal qui était en partie très supérieur aux humains à l'époque. C'est pourquoi l'homme a été pendant longtemps plus chassé que chasseur. Nous avons par l'histoire comment les choses ont évolué et comment elles se présentent aujourd'hui : d'abord repas pour les prédateurs, l'homme a progressivement atteint le sommet de la chaîne alimentaire, occupant lui-même désormais la place de prédateur le plus puissant.[3]

Il se pourrait que cette menace mortelle représentée par la nature et le monde animal aient causé de graves blessures à l'homme et provoqué en lui un traumatisme originaire. Un traumatisme si profond qu'il serait à l'origine d'une aspiration irrépressible à maîtriser et à dominer la nature et le monde animal. Bien sûr, il ne s'agit là que d'une hypothèse que je n'entends pas développer ici. Mais la façon dont nous traitons la nature et les animaux aujourd'hui montre que notre contrôle et notre maîtrise sont de plus en plus absolus. Et la relation s'est clairement inversée. Aujourd'hui, l'homme est devenu un danger pour la nature et les animaux et, en fin de compte, l'humanité se met elle-même en danger.

Nous utilisons tout ce qui est possible : pour notre consommation, insatiable les animaux les plus divers. Pour notre santé et une meilleure compréhension, nous les utilisons à des fins expérimentales et d'observation. Pour nous divertir, nous allons voir les animaux dans les zoos ou les parcs et les cirques. Ils nous fournissent aussi des animaux de compagnie. Et ils doivent aussi servir à nous habiller.

Les animaux à fourrure tels que le vison, le renard argenté et le renard bleu, les ragondins, les chinchillas, les phoques, les tanukis ou les caraculs sont très appréciés. Ce n'est pas le besoin de protection contre le froid qui est au premier plan. C'est par souci de distinction ou pour être à la mode que les fourrures sont le plus souvent recherchées de nos jours.

La question de savoir s'il est juste ou non de porter de la fourrure ne se pose plus depuis longtemps. Les faits sont clairs. L'éthique commande un mode de vie clair : il faut renoncer à la fourrure et porter des vêtements d'origine non animale. Aucun argument n'existe en faveur de la fourrure. Au contraire : en tant que consommateur responsable, il faut renoncer complètement à la fourrure.

Photos: Klaus Petrus

En effet, les conditions de production meurtrières dans les fermes à fourrure et dans la chasse en plein air sont bien connues. Des photos et des films actuels montrent clairement que les animaux à fourrure doivent encore grandir et mourir dans d'immenses souffrances.

Les animaux en captivité développent souvent un syndrome décrit sous le nom de « zoochose » dans la littérature médico-psychologique. Ils présentent une variété de troubles du comportement tels que des mouvements de va-et-vient ou des mouvements ascendants et descendants, le fait de tourner en rond en permanence, ils tombent en dépression, en léthargie et d'autres comportements du même ordre.

Aujourd'hui, la fourrure est produite en grande quantité et à bas prix et elle est donc abordable. L'Asie s'est imposée comme le plus important exportateur. L'effet négatif pour le bien-être des animaux s'est donc encore intensifié.

La Suisse se doit de s'attaquer à ce problème, car la production de fourrure est un acte de cruauté envers les animaux. Après tout, il existe dans notre pays depuis 2014 une obligation de déclaration pour les produits de fourrure. Cependant, les informations sont vagues et suscitent plus de confusion que de clarté chez les clients. Enfin, une évaluation réalisée en septembre 2014 par l'Office fédéral de la sécurité alimentaire et des affaires vétérinaires a montré qu'une grande partie des fourrures mises en vente ne sont pas correctement déclarées. Une interdiction d'importation serait donc nécessaire de toute urgence. Jusqu'à présent, il n'y a pas eu d'interdiction de ce type, bien que « Tier im Recht » ait clairement montré dans son analyse conduite en 2017 que l'application d'une interdiction d'importation serait compatible avec les obligations commerciales internationales. Une interdiction d'importation existe déjà dans le cas de la peau de phoque. Et la pratique a montré de la meilleure manière possible que la Suisse peut intervenir dans de tels domaines sans que cela entraîne des relations commerciales négatives avec d'autres pays. Il s'avère que dans le cas de la fourrure des questions de profit sont en jeu. Et c'est pour cela que la politique n'intervient pas.

Tant que le gouvernement sera défaillant à cet égard, les citoyens courageux devront descendre dans la rue et pratiquer l'information et la protestation de diverses façons au nom des sans-voix. Les animaux à fourrure ne sont pas exemptés, comme je l'ai montré. Comme on dit. Là où le non droit devient le droit, la résistance doit devenir un devoir. C'est indispensable. A ce stade, nous nous demandons à juste titre : Qui, sinon nous ?! Quand, si ce n'est maintenant ?! Cela doit être la maxime d'un mouvement social comme le véganisme. Et ce mouvement se caractérise par le fait qu'il inclut tout le monde et tous les êtres vivants : même les animaux à fourrure.

Aussi, venez vous aussi à la manifestation de Stop à la fourrure ! cette année. Donner aux animaux une voix et un visage - pour que leur souffrance soit enfin entendue et que ces conditions barbares cessent enfin : dans le monde entier. Commençons ici et maintenant. Pour les animaux. Pour l'environnement. Et pour vous. Merci !

Sources : **agstg.ch/quellen/albatros53.pdf**

Texte : Robert Rauschmeier

Photos: AnimalsLiberty (haut et Mitte), NetAP (bas)

Une initiative populaire veut éliminer l'élevage intensif en Suisse

« Nous n'avons pas ce problème », déclare Andreas Wyss, directeur de l'Union des agriculteurs bernois, à la télévision locale Tele Bärn. La discussion porte sur l'élevage intensif en Suisse. Wyss n'est pas le seul dans sa façon de voir les choses. Le lobby paysan ne se lasse jamais de souligner les prétendus avantages de l'élevage suisse. Le mal est partout sauf ici. Tout va bien au pays de Heidi.

Il en va autrement pour une alliance de nombreuses organisations de protection des animaux et de l'environnement, dont Greenpeace, la Fondation Franz Weber et « Tier im Fokus » (TIF). Par une initiative populaire fédérale, ils appellent à la fin de l'élevage intensif en Suisse. D'ici la fin de 2019, 100 000 signatures devront avoir été recueillies. Le projet a été initié par l'association Sentience Politics.

Le but de l'initiative

L'initiative vise à inscrire la dignité animale dans la Constitution. Maintenant, chaque animal devrait avoir le droit de ne pas vivre dans des élevages intensifs. L'élevage intensif se réfère à l'élevage industriel pour la production la plus efficace possible de produits d'origine animale, dans lequel le bien-être animal est systématiquement violé. Au minimum, les directives de Bio Suisse devraient s'appliquer. Ces dispositions s'appliquent également aux importations.

Plus qu'une question de nombre

Les statistiques donnent raison à l'alliance. Trois exploitations agricoles disparaissent chaque jour en Suisse. Pendant ce temps, à mesure que la population augmente, les exploitations restantes doivent produire de plus en plus. Il en résulte des exploitations de plus en plus grandes avec de plus en plus d'animaux. Le développement le plus flagrant concerne les poulets. Aujourd'hui, les exploitations comptant 12 000 poulets et plus ne sont pas rares.

Les conditions d'élevage des animaux en Suisse et dans l'UE se sont rapprochées. Il est presque impossible de distinguer un élevage suisse d'un élevage d'un pays de l'UE. Les porcs peuvent être gardés sans litière sur des sols en béton et en caillebotis - des deux côtés. Et la plupart des vaches suisses vivent attachées, comme dans les pays voisins.

Il n'existe pas encore de définition officiellement reconnue de l'élevage intensif. Les personnes à l'origine de l'initiative donc créé la leur. Pour eux, il s'agit bien entendu dans l'élevage intensif du nombre d'animaux d'une exploitation. Mais pas seulement : il est également important de savoir comment les animaux sont élevés. Si les besoins des animaux sont systématiquement sacrifiés sur l'autel du profit, on a affaire à de l'élevage intensif. Cela commence par la possibilité de vivre en plein air : Les animaux doivent pouvoir sortir régulièrement. Tout le reste est de l'élevage intensif.

L'État dissimule l'élevage intensif

Ce n'est pas seulement le lobby paysan qui nie l'existence de l'élevage intensif en Suisse. L'État y contribue aussi de façon importante. Le gouvernement fédéral a lancé un programme dit de bien-être animal sous le nom retentissant de « systèmes de stabulation particulièrement respectueux des animaux » (SST). Ce programme est facultatif. Toute personne qui participe reçoit de l'argent supplémentaire de l'État. Il s'agit pour les agriculteurs d'un revenu supplémentaire intéressant.

Mais à y regarder de plus près, le programme s'avère n'être qu'une douche oculaire. Une système de stabulation SST est

tout sauf « particulièrement respectueuse des animaux ». Pour les porcs, SST signifie une peu de litière et une zone séparée pour la litière, l'alimentation et les excréments. Ainsi, leur existence désolante change peu, ils continuent à vivre sur des planchers de béton et des caillebotis sans accès au pâturage. L'ordonnance SST ne contient pas non plus ne dispositions concernant la durée de vie. Au bout de 200 jours environ, le camion de transport à plusieurs niveaux arrive au milieu de la nuit et transporte les porcs à travers la Suisse vers un immense abattoir.

La situation n'est pas meilleure pour les poulets de chair, dont neuf sur dix vivent dans des élevages SST. Les améliorations alléguées, y compris les caillebotis en plastique comme possibilités d'assise supplémentaires, ne peuvent masquer les conditions catastrophiques de la posture. Jusqu'à 17 poulets par mètre carré sont admis. Ils vivent dans d'immenses salles contenant jusqu'à 27 000 animaux. Leur souffrance est également courte : après environ 35 jours, les poulets sont déjà considérés comme « prêts pour l'abattage ». Ils sont traités à l'abattoir de façon encore pire que les porcs. Ils sont tués de façon presque entièrement automatisée.

En outre, le programme en faveur du bien-être des animaux a un sérieux inconvénient : puisque l'argent est payé par animal, il est avantageux pour les éleveurs d'avoir le plus grand nombre d'animaux possible. En d'autres termes, avec le programme de bien-être animal, la fédération favorise l'élevage intensif.

Qu'est-ce qui change avec l'initiative ?

L'initiative vise à mettre fin à cette situation. Les directives de Bio Suisse (voir encadré "Que veut l'initiative") permettent de détenir un nombre d'animaux nettement inférieur. Dans le cas des poulets de chair, ils sont 27 000 aujourd'hui, et si l'initiative était adoptée, il y en aurait encore 500 par unité de stabulation. Le nombre de poules pondeuses passerait de 18 000 aujourd'hui à un maximum de 2 000. De plus, tout animal aurait accès à l'extérieur. À titre de comparaison, aujourd'hui, seulement environ un poulet de chair sur sept peut sortir en plein air.

L'initiative met également un terme aux pires abus de l'élevage suisse. Aujourd'hui, plus de deux millions de poussins sont gazés et déchiquetés chaque année directement après l'éclosion parce qu'ils sont mâles et ne pondent donc pas d'œufs. Les veaux sont également séparés de force de leur mère immédiatement après la naissance afin que les hommes puissent boire leur lait. Ces pratiques n'ont lieu que pour des raisons économiques. Si l'initiative aboutit, ces pratiques seront interdites.

En outre, l'initiative aurait des conséquences structurelles importantes. Actuellement, environ 12 millions d'animaux dits de ferme vivent en Suisse. Si tous les animaux avaient accès au plein air en cas d'adoption de l'initiative, il y aurait tout simplement trop peu d'espace pour tous. Les agriculteurs devraient ainsi élever moins d'animaux, ce qui ferait augmenter le prix de la viande suisse. Cela a à son tour une influence sur la consommation : la viande chère est moins prisée. L'initiative pourrait donc réduire la forte consommation de viande en Suisse.

Enfin et surtout, l'initiative oblige la population suisse à parler du statut moral des animaux. Si l'initiative devait aboutir, les médias se pencheraient de manière intensive sur la question. La violence contre les animaux dans l'élevage intensif sera discutée dans toute la Suisse. L'initiative contre l'élevage intensif porte la critique de l'exploitation animale là où elle a sa place : sur la scène politique.

Texte : Tobias Sennhauser, «Tier im Fokus» (TIF)
Photos : Klaus Petrus

Nous avons besoin de 100 000 signatures d'ici à la fin de l'année 2019. Nous avons besoin de votre aide ! Ensemble, nous pouvons aider les animaux.

Remplissez dès maintenant la feuille de signature ci-jointe. D'autres feuilles de signature peuvent être téléchargées à l'adresse www.massentierhaltung.ch ou demandés par téléphone auprès de l'AG STG.

Vous pouvez aussi soutenir l'initiative par un don :
Sentience Politics, 4000 Bâle, Suisse
Numéro de compte : 61-499948-6
IBAN : CH68 0900 0000 6149 9948 6
BIC : POFICHBEXXX

Dessin animé : Gerhard Mester

POUR L'ABOLITION DE TOUTES LES EXPÉRIENCES SUR ANIMAUX!